

**LES NOUVELLES ELITES  
RACONTEES AUX ADOLESCENTS JAPONAIS  
UNE ETUDE DE DEUX BEST-SELLERS DU MANGA  
DES ANNEES 1990**

**Jean-Marie BOUISSOU**

Communication au congrès de l'Association Française de Science Politique  
Lyon, 14-16 septembre 2005

## **I – L'OBJET DE L'ETUDE**

### ***1) Pourquoi le manga ?***

J'ai choisi d'aborder la problématique de cet atelier à travers le manga. Pour justifier ce choix qui peut paraître étrange, je précise que le manga est :

- 1) un produit culturel de très grande consommation, que la grande majorité des japonais nés après la guerre a consommé plus ou moins régulièrement tout au long de sa vie jusqu'à aujourd'hui ;
- 2) un instrument majeur de la socialisation des adolescents japonais, tant par les messages dont il est porteur et les images qu'il véhicule que par les pratiques de partage et d'échange associées à sa consommation ;
- 3) un instrument pédagogique largement utilisé dans le système scolaire ;
- 4) un média de plein exercice, dont l'influence le dispute à celle de la presse quotidienne et de la télévision (avec laquelle il est lié de près), et qui s'empare des sujets de société et de l'actualité politique, avec un impact parfois significatif sur l'opinion, voire le processus de décision ;
- 5) un outil de communication dont usent l'administration, les plus grandes entreprises, et nombre de politiciens ;
- 6) un instrument de *soft power*, en tant qu'élément-clé de la puissante industrie culturelle qui a permis au Japon de devenir, depuis le début du siècle, le deuxième exportateur mondial de biens culturels ;
- 7) à ce titre, un élément important de la globalisation culturelle qui accompagne le phénomène de mondialisation économique – en même temps qu'un élément de l'identité japonaise

Ces critères m'ont paru suffisants pour introduire cet objet étrange dans cette enceinte. Je l'ai utilisé pour étudier quelle image des élites – et plus particulièrement des nouvelles élites associées au processus de globalisation – ce média donne aux adolescents japonais. Ce qui peut être intéressant au moins sur deux points qui concernent directement la science politique :

- 1) pour étudier leur légitimité
- 2) pour étudier la relation que la société entretient avec elle

## 2) Pourquoi Hanadan et GTO ?

J'ai travaillé sur deux séries sélectionnées pour leur pertinence par rapport à l'objet de cet atelier et de l'impact qu'elles ont eu au Japon.

L'une est destinée aux filles, l'autre aux garçons. *Hana Yori Dango* – alias *Hanadan* – dont le titre signifie « Des garçons plutôt que des fleurs », est un manga pour filles (*shôjo manga*) paru dans le bi-hebdomadaire *Margaret* de 1992 à 2003, pendant 286 semaines. *Great Teacher Onizuka* – alias *GTO* –, dont le titre se passe de traduction, est un manga pour garçons (*shônen manga*) paru de janvier 1997 à mars 2002 dans l'hebdomadaire *Shônen Magazine* ; mais les aventures de son héros avaient commencé dès 1990 dans une autre série dont le sujet – tout réjouissant qu'il soit (les 1001 tentatives vaines de deux jeunes voyous pour perdre leur pucelage) – n'entre pas dans le cadre de cet atelier.

A la différence de sexe près, ces deux séries sont *destinées même public* – celui des grands collégiens et des lycéens. Mais en réalité, leur lectorat s'est étendu jusqu'aux jeunes adultes de 23 ou 24 ans, car beaucoup de lecteurs de manga suivent jusqu'au bout les séries qu'ils ont commencées au début de leur adolescence.

Pour qu'une comparaison soit possible, j'ai choisi deux séries *de taille similaire* (269 et 281 épisodes, soit plus de 6000 pages) et qui présentent le même scénario de base. Dans les deux cas, le cadre est une école privée huppée, fréquentée par les enfants de ces nouvelles élites dont il est question dans cet atelier, où ils sont confrontés à d'autres qui représentent « les gens ordinaires » (*shomin*). Dans les deux cas, le lycée est une communauté en désarroi, marquée par la violence et la désertion. Dans les deux cas, la confrontation entre les rejetons de l'élite et les « gens ordinaires » aboutit à la réhabilitation des individus en perdition et de la communauté scolaire.

Ajoutons que leurs auteurs ont à peu près le même âge, à peine plus de vingt ans quand ils commencent leur série<sup>1</sup>.

J'ai aussi choisi ces deux séries en fonction de *l'impact considérable* qu'elles ont eu, dont un premier indice est l'existence d'alias, caractéristique de nombreux phénomènes de société japonais. Leur succès se mesure à la durée de leur parution en feuilleton (tenir plus de 10 ans est un exploit dans l'univers ultra compétitif du manga), au volume de leurs ventes en édition de poche et à l'importance du média mixte qu'elles ont généré (séries télévisées, films, mais aussi, pour *Hanadan*, roman, CD musicaux et divers produits dérivés). Enfin, elles ont toutes deux été traduites avec succès en France, mais aussi aux États-Unis pour *Hanadan*<sup>2</sup>.

Toutes deux sont *parues à un moment central pour la problématique des « nouvelles élites »*. Pendant toutes les années 1990, le Japon connaît une crise économique profonde succédant à cinq années de surchauffe spéculative effrénée. Ce double mouvement (surchauffe + crise) a eu des effets multiples, dont quatre concernent notre sujet :

---

<sup>1</sup> Fujisawa Tôru (*GTO*) est né en 1967 et bien que l'âge de Kamio Yôko (*Hanadan*) soit un secret militaire, comme pour la plupart des dessinatrices, elle aussi devait avoir moins de 25 ans au début des années 1990.

<sup>2</sup> Pendant dix ans, *Hanadan* a figuré régulièrement parmi les 5 séries pour filles les plus populaires ; en 2002, elle venait en tête dans un sondage que j'ai réalisé auprès des étudiants de 13 grandes universités japonaises.

- 1) il a remis en question le modèle de développement qui faisait de la société japonaise la plus égalitaire et la plus protectrice parmi tous les pays développés (fin de l'emploi à vie et du salaire à l'ancienneté).
- 2) il a entraîné le déclin de nombreuses branches industrielles au profit de nouvelles activités (finance, hightech, services), et a provoqué partout des concentrations qui ont décimé les PME ;
- 3) il a permis la réapparition des *self made men*, une espèce qui avait pratiquement disparu depuis la fin des années 1950 et qui fait désormais l'actualité médiatique ;
- 4) il a obligé le Japon à s'ouvrir à la mondialisation, souvent ressentie comme une agression – ce qui n'a rien d'original.

Bref, la crise a donné naissance à un Japon « de perdants et de gagnants » ; elle a opposé un « vieux Japon » (industriel, égalitaire, insulaire) et un « nouveau Japon » (hightech et financier, inégalitaire, ouvert sur le monde) ; elle a affaibli la « société de groupe » et ouvert de nouvelles voies aux réussites individuelles. Dans ce processus, de nouvelles élites sont apparues. *Hanadan* et *GTO* mettent en scène ces nouvelles élites et leurs rapports avec les gens ordinaires, à travers deux histoires bâties sur *des scénarios de base dont la similitude a constitué la dernière raison de mon choix*.

### 3) Deux scénarios de base similaires.

Tsukushi Makino, l'héroïne de *Hanadan* vient de la toute petite classe moyenne: un père salaryman vieillissant qui végète sans avancement, son épouse aigrie, une vie chiche dans un logement de l'entreprise... Ses parents se saignent aux quatre veines pour l'inscrire dans un lycée privé très huppé (Eitoku), dans l'espoir qu'elle fasse un riche mariage. Elle est en butte à une persécution (*ijime*) sauvage orchestrée par la bande du F4, les quatre garçons les plus riches qui ont soumis l'école à leurs quatre volontés. L'héroïne fait front avec un courage qui désarçonne ses tourmenteurs. Le plus violent tombe amoureux d'elle ; le plus intellectuel nourrit à son égard un sentiment compliqué ; les filles intriguent furieusement contre elle... Pendant 11 ans, c'est la valse des questions essentielles : qu'est-ce que je ressens ? je l'aime ou je le déteste ? il/elle m'aime ou pas ? je lui dis comment ? pourquoi je l'ai embrassé ? il veut coucher avec moi ? j'ai peur, ça se fait pas... mais au fait, comment on fait ? etc. Au final, l'héroïne – toujours vierge – transforme les garçons en membres utiles de la société et se retrouve en position tellement dominante qu'elle peut se permettre de faire attendre celui qui finit par la demander en mariage.

Eikichi Onizuka, le héros de *GTO*, est un voyou de banlieue d'une ignorance crasse, grossier et violent, qui se retrouve enseignant stagiaire dans un collège privé très huppé (Kisshô), où on lui confie une classe en révolte qui pousse tous ses professeurs à la fuite ou à la folie. La classe comprend quelques enfants de gens ordinaires, persécutés par les rejetons des familles huppées. Malgré l'hostilité des parents d'élèves et d'un corps enseignant entièrement composé de débiles et de pervers profonds, notre héros pacifie sa classe et refait du collège une communauté harmonieuse. Il utilise pour cela des moyens très peu orthodoxes, où la bouffonnerie s'allie au drame et à la manipulation<sup>3</sup>, et dont l'inventaire serait à la fois

---

<sup>3</sup> *GTO* n'a rien à voir avec les scénarios américains du même genre, où le professeur subjugué sa classe dévoyée, au choix, en lui faisant découvrir les joies du sport ou celles de la bonne littérature.

réjouissant et révélateur de bien des choses sur le système des valeurs et l'inconscient collectif japonais.

Fondamentalement, ces deux séries racontent la même histoire : au sein d'une communauté scolaire menacée de déstructuration (comme le Japon en crise des années 1990) s'affrontent des représentants de l'élite et des gens ordinaires. Au final, ces derniers l'emportent, la communauté retrouve l'harmonie et les individus sont à nouveau en paix avec eux-mêmes. On ne peut pas rêver de contenu plus approprié au sujet de cet atelier.

## II – LES ELITES VUES PAR *HANADAN* ET *GTO*

Parce qu'elles s'adressent à des publics de sexe différent, les deux séries ne brosent pas la même peinture des élites. Il y a deux discours très dissemblables pour les filles et pour les garçons, qui témoignent de la persistance, dans le Japon de ce début de siècle, d'une différence très marquée entre les apprentissages sociaux destinés aux deux sexes.

### A / VIEILLES ELITES ET NOUVELLES ELITES

#### 1) *Dans GTO*

GTO offre un tableau très réaliste et complet des diverses catégories d'élites qu'on trouve aujourd'hui au Japon. Dans la classe infernale du collège Kisshô, on distingue clairement deux catégories d'élites. Les élites traditionnelles, représentées par une fille dont le père est homme politique et la mère commentatrice dans les médias. Les nouvelles élites nées de la mondialisation et de la nouvelle économie: une fille métisse dont la mère, célibataire et diplômée du MIT, exerce en free lance la profession de trader sur Internet pour le compte de commanditaires divers; une fille dont le père s'est enrichi en abandonnant son métier de cadre salarié pour créer un restaurant de cuisine occidentale, alors que sa mère a créé une chaîne de boutiques de vêtements importés ; une fille dont le père est banquier<sup>4</sup>.

On retrouve le même clivage dans le corps enseignant et l'administration du collège. Les élites traditionnelles sont représentées par un jeune professeur qui descend d'une longue lignée de hauts fonctionnaires des Finances et sort de l'université nationale de Tokyo, sanctuaire des élites de la nation. Les nouvelles élites sont incarnées une jeune directrice qui prend le collège en main dans les derniers épisodes de la série ; elle utilise des méthodes de gestion des ressources humaines importées pour maximiser les profits en réduisant sauvagement les coûts et en imposant le salaire au mérite, et domestique les enseignants au moyen d'un système de surveillance et de délation fondé sur les nouvelles technologies de la communication.

---

<sup>4</sup> S'y ajoutent des types moins précis : une fille dont la mère est la présidente du très redouté PTA (*Parents Teachers Association*) ; un garçon dont le père est si riche qu'il lui donne une quantité illimitée d'argent de poche, sans que sa profession soit précisée.

De ces deux groupes, c'est celui des nouvelles élites qui domine : il fournit le plus grand nombre de personnages, les plus typés et les plus actifs, ceux qui sont au centre de l'action et donnent au héros le plus de fil à retordre.

Pour leur part, les gens du commun sont incarnés par deux professions typiques des classes populaires urbaines des années 1950-1960 : un garçon dont la mère, veuve, usine des boulons à domicile, et une fille dont les parents tiennent un petit restaurant de nouilles (*sobaya*). La majorité du corps enseignant, composé de petits fonctionnaires banlieusards aux vies minables et à l'horizon étriqué, entre aussi dans cette catégorie<sup>5</sup>.

Les relations entre les élites et les gens du commun sont brutales: les gens du commun sont des souffre-douleur, persécutés au point que, dès le début de la série, le fils de la pauvre ouvrière à domicile tente de se suicider. De même, les enseignants sont persécutés par la nouvelle directrice.

## 2) Dans Hanadan

La tonalité de *Hanadan* est très différente de celle de *GTO*. Dans la tradition du *shôjo manga*, la série a des allures de conte de fée et son univers est très loin du réalisme<sup>6</sup>. Elle met en scène trois groupes.

L'élite du monde des affaires est représentée par les quatre garçons du F4 qui font la loi à Eitoku. Alors que ce critère intervient peu dans *GTO*, cette élite se distingue par ses caractéristiques physiques. Ses rejetons sont beaux « comme des dieux » (J'UTILISE A DESSEIN). Ils sont grands et minces (les garçons mesurent en moyenne 1,81 mètre pour 66,7 kilos, les filles 1,72 mètre pour 47 kilos<sup>7</sup>), parfois mannequins à leurs moments perdus ; ils ont abandonné les caractères physiques traditionnels des japonais (ils ont de longs cheveux blonds ou des cheveux noirs ondulés ou frisés).

Comme dans un conte, ces élites sont riches au-delà de tout ce que les gens ordinaires peuvent concevoir : jusqu'à quinze résidences à travers le monde, Boeing 747 privé, yacht géants, île privée, domesticité en foule, argent de poche illimité... Cette richesse provient de grands groupes dont la structure familiale renvoie à ce que l'industrie japonaise a de plus traditionnels : les *zaibatsu* d'avant la guerre (plus qu'aux *keiretsu*, leurs successeurs d'après-guerre). Mais ces groupes sont aussi pleinement intégrés à la mondialisation : leurs dirigeants résident souvent aux Etats-Unis, la planète est leur champ d'activité et le terrain de jeu de leurs rejetons. Dans la crise, ils prospèrent alors que les PME souffrent et que les salariés ordinaires perdent leur emploi et leur logement, à l'instar des parents de l'héroïne.

Au-delà de ces caractères communs, le clivage entre élites traditionnelles et nouvelles élites est incarné par les deux mâles dominants du F4. Dômyôji Tsukasa est l'héritier d'un groupe financier qui a transféré sa base à New-York : il est le plus riche de tous, mais immature

---

<sup>5</sup> A noter aussi la présence du fils d'un yakuza « à l'ancienne », traité avec sympathie sous un éclairage positif.

<sup>6</sup> Ce qui n'empêche pas la plus grande brutalité de s'y donner parfois libre cours : l'héroïne est battue et couverte d'ordures, elle échappe de peu à plusieurs viols, on la traîne derrière une voiture sous les huées, etc..

<sup>7</sup> Les mensurations de chaque personnage sont soigneusement précisées par l'auteure.

(puceau), ignorant (il parle mal le japonais) et violent. Rui Hanazawa est l'héritier d'un empire qui semble plus traditionnel, plus industriel, moins mondialisé (son père vit encore à Tokyo) ; il est réfléchi et sensible. La différence entre eux se retrouve entre les femmes qui les accompagnent ; Dômyôji est flanquée d'une sœur féministe de choc, experte en self défense, Rui aime une jeune fille accomplie, ouverte, moderne et généreuse, issue du même univers que lui. Le fils d'un homme politique complète la galerie des élites traditionnelles, auquel *Hanadan* fait la part beaucoup plus belle qu'aux nouvelles venues, à l'inverse de *GTO*.

*\* On peut aisément interpréter la rivalité amoureuse pour Tsukushi entre Dômyôji et Rui comme la lutte entre le vieux Japon industriel et le nouveau Japon financier pour conquérir le cœur de la nation, représente par celui de la belle.*

A côté de cette élite dominante, les nouveaux riches issus de la spéculation immobilière et boursière des années 1980 sont représentés par le jeune Kazuya. Celui-ci a modifié ceux de ses caractères physiques qui peuvent l'être (il se teint en blond) mais sa stature courtaude (1,63 mètre pour 50 kilos) le dénonce pour ce qu'il est : un garçon du peuple, dont il a conservé les valeurs de base<sup>8</sup>. Les « vrais riches » le persécutent au même titre que l'héroïne du commun, alors que celle-ci ne le considère pas comme un membre de l'élite : Kazuya aime Tsukushi, mais il ne vient pas une seconde à l'esprit de celle-ci qu'il puisse être autre chose qu'un camarade, qu'elle traite sur un pied d'égalité. Kazuya est ainsi réduit au rôle de bouffon égaré entre les élites et la nation.

Les gens ordinaires sont représentés par Tsukushi, l'héroïne. Celle-ci a toujours la « silhouette nationale » des années 1970 : une stature nettement moins élancée que celle des rejetons de l'élite (1,60 mètre pour 48 kilos) et des cheveux noirs et raides quelle aime encore coiffer en nattes.

### ***3) La question de la légitimité (1)***

A ce point, il est déjà possible de répondre partiellement à la question de savoir de quelle légitimité jouissent les élites en général, et particulièrement les nouvelles venues.

Dans l'univers pour adolescentes de *Hanadan*, les élites sont présentées comme une race différente, vivant dans un autre univers. On y « naît élite » comme on naît prince dans celui de Cendrillon, et on le reste quoi qu'on fasse: la question de la déchéance n'est jamais posée. Et celui qui n'est pas né dans cet univers ne peut pas y accéder.

Du coup, la question de la légitimité ne se pose pas, parce que les critères applicables aux « vraies élites » ne sont pas ceux du commun des mortels. Leur légitimité est donnée par la seule naissance. On peut même dire qu'elle est de droit quasi-divin, si l'on considère le nombre de traits « divins » qu'ils possèdent : l'éternité (leur fortune de type *zaibatsu* remonte à l'aube même du Japon moderne), l'impermanence (leur déchéance n'est pas concevable), la toute-puissance (ils font ce qu'ils veulent à Eitoku), une quasi-ubiquité (l'espace n'existe pas pour leurs jets privés) et même une beauté inaccessible au commun. Tous ces caractères sont empruntés à l'image de Dieu – mais d'un dieu occidental, pas japonais, comme si la notion même d'élite était une notion importée.

---

<sup>8</sup> Notamment un optimisme et une bonne humeur increvables dans l'adversité, et le goût des nourritures nationales comme la seiche grillée.

Au contraire, dans *GTO*, l'élite n'est pas d'une autre race : ses membres ne sont pas différents des autres physiquement, ni plus doués, et leur richesse reste tout à fait réaliste. Ils ne vivent pas dans un autre monde : on peut accéder à leur univers (les nouveaux venus des années 1980-1990 sont « élites à part entière », et même dominants au sein du collège) et en sortir. Le fils du haut fonctionnaire de Tôdai est réduit à la condition de prof<sup>9</sup> de collège et son père est rayé des cadres après un scandale ; la jeune trader essuie des pertes colossales et doit repartir à zéro ; la carrière du politicien est menacé par des yakuzas. La légitimité de l'élite n'est donc jamais acquise, puisqu'on en entre et qu'on en sort. Elle doit se gagner – mais comment ?

C'est ce que la suite nous apprendra.

## **B – CRITIQUE DES ELITES ET DE LA MONDIALISATION**

On peut dire que *Hanadan* et *GTO* constituent chacun une « leçon de légitimité » à l'usage des élites. Dans les deux séries, celles-ci dominent la communauté scolaire. Sous leur domination, celle-ci a perdu son harmonie et son efficacité (à Eitoku et à Kisshô, la violence règne et on n'apprend rien). Des héros du commun forcent les dominants à se voir comme ils sont, et quel mal ils font. Ils « guérissent le monde ». Mais dans la communauté réconciliée, les élites ne perdent pas leur position. Elles en sont devenues dignes. En analysant quels défauts sont reprochés aux élites et par quel processus elles s'amendent, on découvrira quels sont les facteurs qui fondent leur légitimité en ce début du XXI<sup>e</sup> siècle.

### ***1) Des conduites sexuelles qui violent les commandements confucéens***

Dans *GTO* comme dans *Hanadan*, les élites ont une sexualité active, voire provocante, mais plutôt tourmentée<sup>9</sup>. Des quatre membres du F4, l'un est travaillé par le *mother complex* et se fait entretenir par ses conquêtes plus âgées ; l'autre est un dragueur compulsif ; Dômyôji est un puceau tourmenté, dominé par sa soeur depuis l'enfance et sujet à des accès de violence quasi démentiels qui n'épargnent pas les filles ; seul le romantique Rui Hanazawa semble équilibré. Les filles d'Eitoku jouent cyniquement de leur sexualité pour essayer de pêcher le plus riche mari possible. A l'opposé, Tsukushi a encore le comportements standard des lycéens nippons d'il y a vingt ou trente ans : elle est vierge, pas très au courant des choses du sexe, et entend bien ne se donner qu'à celui qu'elles aimera et épousera.

*GTO* est un catalogue complet – souvent drolatique, quelquefois dramatique – de la quasi-totalité des conduites et perversions sexuelles existantes<sup>10</sup>. Même si l'auteur rend tout à fait

---

<sup>9</sup> L'importance de la question sexuelle est une caractéristique du manga – on lui en a d'ailleurs fait assez le reproche chez nous ! – pour deux raisons simples : le sexe est la préoccupation essentielle du lectorat adolescent, sur lequel le manga a bâti sa prospérité, et il ne fait l'objet d'aucun tabou dans la culture japonaise.

<sup>10</sup> La jeune trader est une lesbienne qui a conçu sa fille par insémination artificielle avec du sperme sélectionné ; le banquier court les lycéennes dans les clubs spécialisés, son épouse drague sur Internet pour se venger, et leur fille est une refoulée profonde dont les fausses accusations de viol sont à l'origine de tout le désordre dans le collège ; la fille du politicien joue les dominatrices pour le jeune professeur sorti de Tôdai ; celle du propriétaire de restaurant occidental feint de se donner aux professeurs pour les faire chanter ; celle de la présidente du PTA persécute le fils de la pauvre ouvrière en lui manipulant le sexe avec des baguettes – entre autres.

clair que l'obsession et les déviances ne sont pas l'apanage des membres de l'élite<sup>11</sup>, il leur fait la part belle, et les rejetons des gens ordinaires qu'il met au centre de l'action sont sexuellement naïfs, inactifs et tout ce qu'il y a de normal dans leurs aspirations, comme Tsukushi dans *Hanadan*.

Toutefois, ce n'est pas l'activité sexuelle en tant que telle, même déviante, qui est condamnées – d'autant plus que la culture japonaise n'y a jamais vu le moindre mal. Au demeurant, la condamnation reste quasi subliminale dans *Hanadan*, où l'auteur traite de façon plutôt amusée des écarts des garçons du F4. Elle est plus sévère dans *GTO*, où les coupables sont parfois durement châtiés par où ils ont péché<sup>12</sup> ; mais compte tenu du fait que le héros est lui-même un voyeur obsédé et un onaniste actif, il est clair que ce n'est pas le sexe qui est condamnable. Il sert ici à illustrer, sous la forme la plus propre à retenir l'attention du lectorat adolescent (et à faire grimper les ventes), une critique plus fondamentale : les élites ne respectent plus les commandements du confucianisme, qui sont (ou sont censées être) les règles fondamentales du fonctionnement de la communauté sociale et politique japonaise depuis la constitution du prince Shotoku au VIIIe siècle.

Ce qui est condamnable dans les conduites sexuelles des élites, c'est qu'elles *violent au moins trois préceptes essentiels du confucianisme* : respecter la famille, pilier central de la société ; respecter les hiérarchies naturelles et se tenir à sa place en observant les conduites appropriées ; savoir jusqu'où un être social peut céder à ses passions et ce qu'il doit leur refuser. Tous ces commandements sont violés quand l'inconduite des parents ruine la cellule familiale ou les empêche d'en créer une, quand des lesbiennes refusent leur statut de femme ou que des hommes se font dominer, quand des adolescentes rêvent de se donner à des adultes et que des professeurs couchent avec leurs élèves ou des mères avec leur fils, et quand le viol se généralise<sup>13</sup>

Nous touchons ici le cœur des reproches adressés aux élites, et plus particulièrement aux nouvelles<sup>14</sup>.

## ***2) La séparation d'avec le « corps national » : critique de la mondialisation***

Non contentes de ne plus respecter les règles qui assurent traditionnellement l'harmonie de la communauté japonaise, les élites s'en séparent, physiquement (ils vivent ou voyagent à l'étranger) et psychologiquement (ils en oublient les vertus et ne la comprennent plus).

---

<sup>11</sup> Le héros lui-même est un voyeur obsédé, un onaniste actif qui use de multiples accessoires, et il avoue « ne pas dédaigner un peu de bondage ». Il est beaucoup question de viols tout au long de la série, sans que rien laisse penser que les prédateurs se sont pas des gens ordinaires, tout comme la mère que son fils a tuée parce qu'elle pratiquait des fellations sur lui.

<sup>12</sup> Quatre notables adeptes des séances sado-masochistes avec de jeunes lycéennes finissent ligotés tout nus sur un chevalet ; la fille du banquier est menacée par une camarade d'être montrée tout aussi nue sur Internet au monde entier ; etc.

<sup>13</sup> Autant de situations qui se retrouvent dans *GTO* et, pour quelques unes (la transgression entre adolescents et adultes, le viol), dans *Hanadan*.

<sup>14</sup> Dans *Hanadan*, c'est Domyôji, incarnation de l'élite financière mondialisée, qui se rend coupable des transgressions les plus graves, notamment en tentant de violer l'héroïne. Dans *GTO*, si tout le monde a sa part de dérèglement, les épisodes les plus saisissants sont mis en scène autour de la fille de la trader lesbienne, de celle du banquier et de la nouvelle directrice *cost killer*.

Dans *Hanadan*, les fils de riche ignorent comment vivent les autres Japonais<sup>15</sup> et connaissent mieux New York que leur propre pays. Ils ont une existence cosmopolite, entre Hawaï, l'Amérique et Paris, et prennent l'avion comme d'autres le métro. Ils sont à l'aise avec les étrangers, dont la seule vue met Tsukushi mal à l'aise et plonge ses parents dans la panique. Ils n'habitent plus japonais et ne mangent plus japonais, signe très fort compte tenu de l'importance de la nourriture dans l'identité nationale en général, et dans le manga en particulier. Ils parlent parfois mal la langue nationale<sup>16</sup>. Mais s'ils se sont éloignés du grand corps national, ils ne sont pas non plus pleinement internationaux : bien qu'ils parcourent le monde, ils ont peu d'interaction visible avec des étrangers et certains parlent fort mal l'anglais. Ils sont en proie à un problème d'identité et languissent inconsciemment pour le Japon traditionnel<sup>17</sup>.

Toutefois, *Hanadan* ne condamne pas la mondialisation. Elle la présente comme un fait acquis auquel il faut s'adapter: Tsukushi va passer avec bonheur un Noël au Canada et au final, Dômyôji s'envole pour New York seconder son père malade. A ce jeu – lectorat féminin oblige -, les filles sont beaucoup plus aptes que les garçons, mieux capables d'exploiter les opportunités offertes par le nouveau contexte. A l'instar de la jeune femme dont Rui est amoureux et de la sœur de Dômyôji, celles-ci évoluent avec une grande aisance hors de l'archipel<sup>18</sup>, elles savent y prendre le meilleur, et sont même capables de manipuler les étrangers pour parvenir à leurs fins<sup>19</sup>.

Dans *GTO*, c'est aussi le cosmopolitisme qui caractérise les nouvelles élites. Elles ont vécu et étudié à l'étranger (la trader), elles sont métissées (sa fille) ou elles importent dans l'archipel des produits étrangers (le restaurateur et son épouse) et des méthodes de management copiées sur le modèle anglo-saxon (la nouvelle directrice). La méfiance envers tout ce qui permet de s'éloigner du « corps national » s'étend aux technologies modernes de la communication, à commencer par Internet, qui sert par priorité au mal (photomontages pornographiques, drague et prostitution, chantage, spéculation boursière). Mais à la différence de *Hanadan*, il est difficile de trouver la moindre vertu à la mondialisation, et quand le héros, poussé par une extrême nécessité, tente de quitter l'archipel, il n'y arrive jamais.

### **3) La séparation d'avec le « corps national » : le manque de vertu(s)**

A l'éloignement induit par la mondialisation s'ajoute le fait que les nouvelles élites ont oublié les vertus qui font la force des gens ordinaires et celle d'une communauté qui se complaît à s'opposer aux nations occidentales en se fantasmant comme une « race unie et unique » (*tan'itsu minzoku*), une communauté organique dont chaque individu est une cellule, et dont les membres sont liés par une empathie naturelle qui leur permet de se comprendre et de partager leurs émotions d'instinct, et dont résulte une solidarité naturelle.

---

<sup>15</sup> Dômyôji fait livrer aux parents de Tsukushi un ensemble de « meubles hollandais très chers » qu'ils ne peuvent même pas faire entrer dans leur minuscule logement.

<sup>16</sup> Dômyôji ne cesse de se perdre dans les *kanji* (mais Onizuka aussi). Leur complexité est un casse-tête qui tourmente les jeunes japonais tout au long de leur scolarité.

<sup>17</sup> Cf les seiches grillées à Atami et le fils du député jouant les Kin-san en livreur de *ramen*.

<sup>18</sup> Celle dont Rui est amoureux n'hésite pas à rompre avec sa famille pour aller vivre seule et étudier le droit à Paris, et la sœur de Dômyôji a adopté un grand nombre de comportements américains qu'elle « importe » au Japon, alors qu'à New-York, son frère n'est qu'un plouc japonais égaré incapable de s'exprimer.

<sup>19</sup> Sakurako utilise un jeune allemand pour piéger Tsukushi à qui elle dispute le cœur de Dômyôji.

Les enfants de l'élite sont dépourvus de toute empathie envers les autres. Ils méprisent les gens du commun et les perdants de la crise économique, les moquent et les persécutent, parfois au risque de les tuer<sup>20</sup>. Dômyôji, tout amoureux qu'il soit de Tsukushi, ne cesse de la traiter de « pouilleuse » et de « pauvre », et il est complètement incapable de comprendre ses sentiments. A l'inverse, Tsukushi est fidèle en amitié (à ses amis de l'école primaire et du lycée) et n'hésite jamais à voler au secours de l'opprimé, même si celui-ci n'appartient ni à sa bande, ni à sa classe, quitte à ce qu'on lui rende le bien pour le mal<sup>21</sup>.

Pour que l'empathie au sein du corps social ne soit pas manipulée par certains, la société japonaise place au pinacle la sincérité et la capacité de chacun à se dévoiler complètement aux autres quand la situation l'exige. Mais les rejetons de l'élite ne sont pas sincères, ni envers les autres, ni envers eux-mêmes. L'arme favorite des filles d'Eitoku contre Tsukushi est l'hypocrisie, le mensonge et la manipulation<sup>22</sup>. Ce manque de sincérité fait d'eux des paumés, comme Dômyôji : prisonnier d'un personnage fabriqué de frimeur violent, il est aussi incapable de démêler ses propres sentiments que de comprendre ceux des autres<sup>23</sup>. A l'inverse, même si Tsukushi peine à y voir clair dans ses sentiments entre Rui et Dômyôji, et à trouver sa voie entre les appels contradictoires de son coeur, de son corps et de sa raison, elle pratique d'instinct la sincérité, sans souci des conséquences et quitte à être persécutée pour avoir dit en face aux garçons du F4 ce qu'elle pense d'eux. De même, dans *GTO*, c'est le mensonge d'une fille de l'élite qui est la cause première de la déliquescence du collègue Kisshô<sup>24</sup>. L'hypocrisie, la calomnie et la fausseté sous toutes leurs formes (y compris hightech, comme les photomontages par ordinateur) sont une arme privilégiée des adversaires du héros Onizuka. La trahison entre ami(e)s, ou la conviction d'avoir été trahi(e), constitue un ressort récurrent de l'intrigue.

Les rejetons de l'élite manquent aussi des qualités de base traditionnellement associées à l'image d'une nation à la fois paysanne et guerrière : la persévérance, l'endurance dans l'adversité, le goût de l'effort et le courage. Les riches lycéens d'Eitoku ne se soucient guère de leurs études, ils n'excellent en rien et vont d'une fille à l'autre, d'une party à l'autre, d'une résidence à l'autre<sup>25</sup>. Tous sont terrorisés par le F4 et se conduisent avec servilité face à ses diktats et à ses violences. Mais ceux qui les terrorisent ne sont pas plus courageux : Dômyôji n'est qu'une brute qui ne se contrôle pas (il frappe les filles, il risque de tuer) et sa hardiesse se nourrit de la conviction que personne n'osera lui résister à cause de la puissance de sa famille. A l'inverse, Tsukushi possède au plus haut point la vertu traditionnelle de *gaman* : elle

---

<sup>20</sup> Dans *Hanadan*, Tsukushi est assaillie brutalement par la meute, frappée, couverte d'ordures, traînée derrière une voiture, et plusieurs fois à deux doigts d'être violée ; lors d'un voyage au Canada, des filles jalouses s'arrangent pour faire sortir l'héroïne dans une tempête de neige où elle risque de laisser la vie. Dômyôji refuse durement d'intervenir pour aider des petits patrons au bord du gouffre qui lui demandent de leur obtenir une commande de son père. Dans *GTO*, le fils de la pauvre ouvrière est poussé au suicide par les persécutions des filles riches.

<sup>21</sup> Dans une grande réception où les filles d'Eitoku l'ont invitée pour la piéger, elle vole au secours d'une inconnue harcelée par un producteur de TV ; Sakurako se révélera ensuite comme une de ses plus dangereuses ennemies,

<sup>22</sup> L'exemple accompli de ce manque de sincérité est la jeune Sakurako, qui lui dispute Dômyôji : elle s'est fait refaire entièrement le corps et le visage, joue les timides alors qu'elle s'exhibe dans les boîtes de nuit, et feint l'amitié avec Tsukushi pour mieux la piéger.

<sup>23</sup> Il refuse longtemps de s'avouer qu'il aime Tsukushi, et même quand il lui a déclaré sa flamme, il ne supporte pas qu'elle refuse d'abandonner sa personnalité pour devenir une docile poupée à sa main.

<sup>24</sup> La fille du banquier prétend auprès de ses camarades qu'elle a été violée par un de ses professeurs.

<sup>25</sup> Même le plus sérieux, Rui, est incapable de la constance nécessaire pour vivre avec Chizuka après avoir eu l'audace de la suivre à Paris, et il revient traîner son oisiveté et ses doutes à Eitoku.

serre les dents face aux persécutions, bien décidée à ne pas se laisser chasser du lycée même si ses parents l'y ont fait entrer contre son gré ; quand sa famille tombe dans la précarité après que le père a perdu son emploi, elle cumule les petits jobs pour aider. Elle fait preuve d'un grand courage physique, rendant coup pour coup à ses persécuteurs avant de succomber sous le nombre et n'hésitant pas à frapper Dômyôji lui-même. Même Kazuya, le nouveau riche, encore tout proche des gens du commun, s'il n'est pas un foudre de guerre, fait face aux persécutions avec une espèce de ténacité joyeuse que ne possède aucun des fils à papa.

Enfin, les élites manquent des vertus familiales. Dans *Hanadan*, les parents vivent souvent à l'étranger, abandonnant leurs rejetons à la domesticité. Dans *GTO*, ils courent derrière l'argent et/ou se débauchent, délaissant leur progéniture dont l'âme dépérit ou s'aigrit faute d'amour. A l'inverse, la famille de Tsukushi est pleine de défauts, mais soudée par une affection profonde : même si la mère houspille et méprise le père, ils s'aiment toujours. De même, dans *GTO*, les parents du commun veillent sur leur nichée avec toutes leurs forces et autant d'amour qu'une vie difficile leur permet d'exprimer<sup>26</sup>.

On serait donc tenté de conclure que *Hanadan* et *GTO* représentent une charge violente contre les élites, qui refléterait leur manque total de légitimité dans un Japon en crise que le monde des affaires traditionnel et la classe politique auraient conduit dans une impasse et qui ne se résoudrait pas à voir changer le système des valeurs traditionnels. Mais ce n'est pas si simple...

### III – PEUPLE ET ELITES : LES VOIES DE LA RECONCILIATION

Comme nous l'avons vu, les deux séries se terminent par le retour à l'harmonie au sein de la communauté et la réconciliation des personnages avec eux-mêmes, sans que les élites aient pour autant perdu leur statut. Il n'y a pas eu « révolution », mais plutôt « restauration » d'un ordre dans lequel elles méritent à nouveau leur place parce qu'elles ont retrouvé les vertus qu'elles avaient oubliées. Cette régénération de la communauté n'est d'ailleurs pas l'œuvre du « peuple » seul : Onizuka et Tsukushi sont secondés par des alliés qui viennent tout autant, et même exclusivement dans le cas de la deuxième, de l'élite que des gens du commun. Cette figure de la « restauration » ne laissera pas de rappeler quelque chose à tous ceux qui connaissent ne serait-ce qu'un peu l'histoire du Japon...

Dans *Hanadan*, au final, la compétition entre nouvelles élites et élites traditionnelles pour le cœur de la nation s'achève par la victoire des premières. Dômyôji s'envole pour New York afin de seconder son père à la tête du groupe ; avant de partir, ayant enfin éclairci et accepté ses sentiments, il présente à Tsukushi<sup>27</sup> une demande en mariage que celle-ci, jugeant son soupirant suffisamment assagi, accepte pour le moment de son retour, fixé à dans quatre ans. De leur côté, les trois autres membres du F4, le lycée fini, entrent comme il se doit à l'université pour enfants de l'élite associée à Eitoku, en attendant de prendre leur place naturelle dans le groupe familial.

---

<sup>26</sup> Cela n'empêche pas que la famille soit le plus souvent présentée comme abusive (les parents de Tsukushi l'envoient à Eitoku contre son gré, en espérant qu'un beau mariage leur assurera une vieillesse dorée). Dans des séries pour adolescent, il s'agit quasiment d'une figure obligée.

<sup>27</sup> Toujours lycéenne onze ans après le début de la série...

La leçon est triple et limpide : l'élite sera toujours l'élite ; la mondialisation est un état de fait qu'on ne peut qu'accepter ; les nouvelles élites n'ont besoin que d'être passées au polissoir pour jouer dignement leur rôle. Là encore, pour qui connaît l'histoire du Japon moderne, ce processus où l'héroïne finit, après moult tribulations, par civiliser et responsabiliser son soupirant, n'est pas sans rappeler le processus de « japonisation » par lequel l'archipel a toujours assimilé les apports extérieurs qu'il lui fallait intégrer pour survivre.

Un point remarquable est que ce processus civilisateur par lequel les nouvelles élites passent, comme Dômyôji, de la brutalité incontrôlée de l'adolescence au comportement responsable et à la patience de l'adulte, est conduit par des femmes. De manière générale, celles-ci (excepté les chasseuses de mari intrigantes d'Eitoku) apparaissent tout au long de l'histoire comme le sel de la terre. Tsukushi joue le rôle central, mais elle est secondée par plusieurs jeunes femmes de l'élite qui s'avèrent, bien plus que les garçons, aptes à tirer de la mondialisation toute ce qu'elle peut offrir de positif, capables de la plus grande audace et de générosité, et qui, par delà la différence de classe et de culture, peuvent éprouver une véritable empathie envers l'héroïne – *id est*, la nation – à qui elles tendent une main secourable en de multiples occasions<sup>28</sup>. Cet accent mis sur les qualités et le rôle des femmes est une loi du genre *shôjo*, mais il reflète aussi un renversement général dans la culture japonaise au profit des valeurs féminines à l'occasion des années de crise.

Dans *GTO*, la restauration passe par un processus au cours duquel le héros monte de toutes pièces des scénarios qui placent l'un après l'autre les personnages par lesquels le désordre est arrivé dans des situations extrêmes (menace de viol, de mort ou de ruine) qui les dessillent brutalement et leur font (re)découvrir ce qu'ils portent au plus profond d'eux-mêmes : l'amour de leur famille et du Japon<sup>29</sup>. Bref, le remède aux maux de la communauté et aux déportements des élites, c'est de faire rejaillir en elles « l'âme japonaise » et les vertus nationales, sans pour autant les détrôner. Si les méthodes sont différentes de celles de *Hanadan* – et bien plus réjouissantes et dramatiques – l'objectif final n'est guère éloigné : rendre aux élites le sens de leurs responsabilités et leur faire redécouvrir les vertus oubliées qui les rendront capables de les assumer.

A l'égard de la mondialisation, la réticence est beaucoup plus grande dans *GTO* que dans *Hanadan* – ce qui peut s'expliquer par le fait que l'ouverture de l'archipel est grosse de menace pour la masse des salarymen, alors que les femmes ont peu à y perdre au plan professionnel, au contraire, et tout à y gagner pour l'amélioration de leur condition. Rien d'étonnant restaurant... japonais. donc à ce que les membres de l'élite qui retrouvent la vertu retournent à la « voie japonaise » (le banquier abandonne son métier pour ouvrir un restaurant japonais), ni à ce que le héros fasse parfois appel aux autorités les plus emblématiques du Japon conservateur pour l'aider à refouler la vague mondialisatrice (c'est le ministère de l'Education, dûment averti des méthodes illégales de la nouvelle directrice, qui met un terme à ses machinations).

---

<sup>28</sup> L'archétype de la merveilleuse fille de l'élite est Chizuka, la petite amie de Rui, qui rompt spectaculairement avec l'empire familial à l'occasion de la fastueuse réception donnée pour son passage à l'âge adulte (20 ans), coupe ses longs cheveux et s'exile à Paris dans une modeste chambre afin de poursuivre ses études pour devenir avocate et « aider les gens ». Rui, qui a pris son courage à deux mains pour la suivre, n'a pas sa force d'âme : il revient bientôt dans son petit royaume d'Eitoku, n'ayant vu de Paris que « les crottes de chien sur les trottoirs ».

<sup>29</sup> Ainsi le banquier coureur de jupons, mis en situation de se tirer (croit-il) une balle dans la tête pour sauver sa fille prétendument prise en otage par des terroristes, lui crie son amour paternel au moment d'appuyer sur la gâchette. Sa fille s'en trouve instantanément guérie des frustrations qui lui avaient fait mettre le collège à feu et sang, et le banquier prend un nouveau départ en abandonnant la finance pour ouvrir avec son épouse un restaurant... japonais.